

LE VÉRIDIQUE OU COURRIER UNIVERSEL.

Du 17 NIVOSE, an 5^e. de la République française.
(Vendredi 6 JANVIER 1797, vieux style.)

(DICERE VRRUM QUID VERTAT?)

A V I S.

Le propriétaire de ce journal ayant à regretter la mort du citoyen Leroux, chargé de sa correspondance, prie les abonnés d'adresser désormais leurs lettres au directeur du Véridique, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n^o. 42.

Toutes lettres non affranchies ne seront point reçues.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES. PRUSSE.

Thorn, le 3 décembre.

On sait à présent avec certitude que la démarcation des frontières entre la Prusse et l'Autriche dans la Prusse méridionale, est entièrement terminée. Les frontières autrichiennes qui s'étendoient d'abord derrière Prag, près de Varsovie, ont été reculées d'environ douze milles; et en revanche, la Prusse a cédé à l'empereur une partie du pays qu'elle possédoit dans le palatinat de Cracovic. Ces nouveaux arrangemens, qui sont d'un très-grand avantage pour la ville de Varsovie, doivent être exécutés au commencement de l'année prochaine. M. de Buchholtz, ministre de S. M. prussienne, se trouve de nouveau à Varsovie.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Strasbourg, 11 nivose.

Jamais le feu ne fut plus général, plus terrible, plus alarmant que du 9 au 10 de ce mois; les bombes en écarts, les obus fendoient l'air avec un tel fracas, que nous croyions entendre battre la générale dans la ville; un obus doit avoir éclaté dans les fortifications de la citadelle. Cette musique effroyable continua toute la journée, et jusqu'à trois heures du matin, accompagnée d'une fusillade très-vive sur tous les points.

Nous n'étions pas sans inquiétudes; la cent sixième compagnie de grenadiers refusait le service, et le général Moreau s'est vu forcé de la licencier.

Nous apprîmes cependant hier, que nous sommes parvenus à repousser l'ennemi, malgré ses attaques répétées, et que sur les minuit nous avons surpris le poste de la nouvelle redoute, près l'église de Kehl, que nous avons anéanti d'un coup de main. Les uns disent que nous avons fait cinq cents prisonniers; les autres soutiennent qu'ils ont été massacrés, et que jamais carnage

n'a été plus terrible en aussi peu de tems. Quand les détails seront connus, nous vous les transmettrons.

Le feu de l'ennemi, depuis cette époque, est beaucoup ralenti, et tout fait croire que le prince Charles n'entrera pas à Kehl pour la nouvelle année, ainsi qu'il s'en est vanté.

Au rédacteur. — Ustarits, près Bayonne, premier nivose, an 5.

Un assassinat a été commis dans cette commune, sur la personne d'un individu nommé Mondatigny: aussitôt tous les patriotes exclusifs ont crié qu'ils n'étoient plus en sûreté dans ce pays; que les émigrés rentrés en foule alloient les massacrer. Ils ont choisi le rédacteur du journal de l'Ami des Loix pour être l'organe de leur douteur et de leurs craintes, et pour jeter quelques fleurs sur la tombe d'un infortuné patriote mort victime de son dévouement à la cause de la liberté. Permettez-moi de me servir de la voie de votre journal pour instruire le public des circonstances artificieusement déguisées dans le rapport accueilli par l'Ami des Loix.

Mondatigny étoit un particulier très-ignoré du canton que j'habite: les espérances que lui donna le système révolutionnaire de sortir de son obscure nullité, le précipitèrent au devant de tout ce qui pouvoit flatter ses vœux. Il intrigua, obtint ces places que fuyoient les honnêtes gens, et acquit par le dévouement le plus servile la confiance des proconsuls, Monestier du Puy de Dôme, Pinet et Cavagnac. Il provoqua auprès de ces cannibales l'internat des habitans des trois communes les plus florissantes de cette frontière: il en fut l'exécuteur, et s'empara de l'argent, de ses meubles, des bestiaux, de tous les outils aratoires des infortunés: il disposa, soit à son profit, soit à celui de ses adhérens, de tous les objets qui étoient à leur convenance, et fit vendre aux enchères, sans remplir aucune forme, ceux les plus vils, sans doute, dont il n'avoit pu se charger. Les malheureux habitans de ces communes, encombrés dans des églises, de là, entassés sur des charrettes, sans distinction d'âge ni de sexe, furent traînés à 40 et 50 lieues de leur terre natale, sans ressources, pas même celle de la langue, puisqu'ils ignoroient l'idiome des lieux de l'exil. La plus grande partie succomba à sa misère, et dut la fin de ses maux à son désespoir. Ceux qui y ont survécu, rentrés dans leurs foyers, après une année d'une lente agonie, n'ont trouvé que des ronces sur leurs champs, et les murs de leur ancienne habitation: point de portes, point de fenêtres, point de planchers, plusieurs sans toits.

La sensibilité de votre âme vous peint douloureusement.

ment la désolation qu'un spectacle aussi hideux dut répandre dans le cœur de ces infortunés :

Quand on a tout perdu

Quelle est la force de raison qui puisse arrêter ces mouvemens du désespoir ?

Mondutéguy a été président d'une commission extraordinaire ; il a fait couler le sang innocent de ses compatriotes, de ses voisins. L'opinion générale l'accuse d'en avoir sacrifié à des ressentimens particuliers.

Il a été président de l'administration municipale de Saint Sébastien. Chargé du dépouillement des richesses immenses de ses églises, dans ses opérations il n'a respecté aucune forme, et la clameur publique lui reproche de s'être couvert d'un butin incalculable.

Dans cet état de choses, trouverez-vous surprenant que des brigands, des voleurs aient dirigé leurs pas vers Mondutéguy, plutôt que vers ses victimes ?

Au rédacteur. — Châlons-sur-Marne, 13 niv. an 5.

Vous vous êtes plaint plusieurs fois de l'insouciance des français sur les grands intérêts qui résultent, pour chacun, de la forme de notre gouvernement ; vous avez prouvé combien cette indifférence pouvoit causer de maux généraux et particuliers, dans un tems sur-tout, où les débris d'une faction tyrannique se rallioit de tous côtés, où les exécrables suppôts de cette même faction étoient encore redoutables, enliardis, encouragés même par l'impunité : tous les honnêtes gens qui lisent votre journal, vous doivent cette justice de convenir que nul n'a plus courageusement que vous démontré ces vérités importantes au salut de tous ; plusieurs journalistes estimables ont suivi votre exemple ; mais jusqu'ici tous ces efforts sont vains, et vous n'avez fait qu'indiquer le mal, sans y porter le remède, ce qui n'est pas en votre pouvoir. L'égoïsme est le vice du siècle, il faut le frapper. C'est aux membres purs du conseil des cinq-cents qu'il appartient de tirer le peuple de son engourdissement, de le forcer à s'armer contre l'ennemi terrassé, mais non détruit, de proposer une loi salutaire par sa rigueur contre ces insensés qui dorment au bord du précipice, et qui nous y entraîneront peut-être avec eux. Le mois de germinal approche. Nous touchons à cette grande époque qui doit fixer enfin la destinée de notre France. Combien seroit utile une loi qui prononceroit une forte amende contre quiconque s'abstiendrait de voter aux assemblées primaires, sans en apporter, pour seule excuse légitime, une maladie ou l'absence de son domicile ! J'entends déjà ces gens habitués à en imposer avec de grands mots, me répondre qu'une pareille loi seroit attentatoire à la majesté du peuple ; je réplique d'avance que l'expérience est le plus sûr guide en tout, et que celle-ci l'a trop prouvé qu'un peuple n'est rien moins que majestueux, lorsqu'un tiers au plus de ce peuple, a voté sur une constitution présentée à l'acceptation de tous ; d'où je conclus que la loi que je réclame, est rigoureusement nécessaire.

Je suis avec estime,

Votre abonné D R U R.

P A R I S, 16 nivose.

Le directoire a publié aujourd'hui des nouvelles officielles de l'armée d'Italie ; il en résulte que les fran-

çais occupent d'excellentes positions, et que Mantoue toujours bloquée est réduite à la dernière extrémité, faute de vivres. Nous imprimerons demain les lettres des généraux.

Dialogue sur la faction d'Orléans.

Comme vous voilà ému, mon cher D. . . . ! — Je suis outré, je suis furieux. — Eh ! de quoi ? — On veut placer sur le trône le jeune d'Orléans. — Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas orléaniste. — Vous n'y êtes pas. — Quoi donc ? — Ce n'est pas ce projet en lui-même qui me déplaît. — Véritablement je n'y suis plus ; mettez-moi donc au fait. — C'est qu'un calotin, un caïstre veut s'en emparer, en tirer à lui la gloire et le profit. — Que vous vous étiez réservés *in petto*, n'est-ce pas ? — Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ? — Mais qu'importe au peuple que ce soit vous ou ce caïstre, comme vous le nommez, qui amène cette chance ? S'il alloit se doter du motif de votre sainte colère, et s'apercevoir qu'il n'a dans tout cela aucune sorte d'intérêt ? — Mon Dieu ! que vous êtes bon ! c'est là une idée compliquée. Le peuple ne peut avoir ni comprendre que des idées simples. Notre marche est bien calculée ; et ceux qui l'ont suivie avant nous, ont toujours réussi. Voyez ce grand imbécille de Brienne qui seroit mort, persuadé qu'il étoit un cardinal de Richelieu, s'il n'avoit pas été ministre ; lorsqu'il voulut supplanter Calonne, il déclara ses plans, et lorsqu'il l'eut remplacé, il les suivit. Neker, qui a fait croire à toute la France (excepté à une douzaine de *clairvoyans*) qu'il étoit un vertueux personnage, a réussi par le même moyen. Il a miné l'archevêque par des voies souterraines, a prouvé à la cour et aux parlemens que c'étoit un sot, et monté à son poste, il l'a copié.

Nous voulons rejeter le grand-prêtre dans sa sacristie, nous emparer de son prince mannequin et dévorer les fruits de la royauté. J'aurois pu vous enjoliver cela, mais je vous parle en homme et sans risquer de déguiser. — Sans vous rien déguiser aussi, vous me faites frémir. Mais si j'étois moins discret. — Ah ! que vous êtes novice ! Votre indiscretion seroit nuisible à vous seul. Imaginez donc que le peuple ne voit, n'entend, ni ne croit rien que ce que nous voulons. On l'a cent fois averti de nos menées. Il n'y croit pas même après les avoir vu éclater ; car comme il s'écoule toujours un intervalle entre la prophétie et son accomplissement, lorsque l'événement arrivé il ne se souvient déjà plus de la prédiction. Nous savons l'occuper d'autres choses. Enfin, nous voulons d'Orléans, mais nous ne le voulons pas de la main de l'abbé Sieyès. Nous prétendons qu'il soit notre créature, et non pas la sienne, entendez-vous ? nous aurons fait une révolution, coupé la tête à Foulon, à Berthier, Delaunay, pris la Bastille, fait tuer en France et dans les colonies 3 ou 4 millions d'hommes. (Le nombre n'est pas arrêté, attendu qu'on tue encore.) Nous aurons abattu tous les pouvoirs intermédiaires, détruit clergé, noblesse et parlement, pour mettre la couronne sur la tête d'un tonsuré ! non, mon ami, ne le croyez pas.

Les révolutions, comme disoit Mirabeau, ne sont pas des jeux d'enfans. Les enfans dans leurs jeux, se disputent des noix ou des épingles ; les hommes, de l'argent. On fait les révolutions pour avoir des places, et on veut des places pour l'argent qu'elles rapportent ou

pour l'autorité. — C'est la même chose. L'autorité n'est que le moyen ; l'argent est le but. Nous ne voulons pas que Sieyès dispose des places. Nous ne voulons pour députés ni les jacobins qu'il protège, ni propriétaires, ni hommes à gros bon sens, qui n'aient que des choses dans la tête. Nous voulons des philosophes, des académiciens ; plus d'esprit que d'expérience, plus de babil que de raison ; des prolétaires qui aient tout à espérer, qui n'aient rien à craindre, ni sur-tout à perdre. Nous voulons, s'il faut vous le dire, notre revanche. Nous avions trouvé en 1791 la plus belle constitution de l'univers. Il y avoit des places pour tous les bien disant de France, en éliminant, comme de raison, tous ceux qui n'avoient que de la vertu, un sens droit, et ce que des préjugés gothiques appelloient la naissance. Nous allons relever cette constitution que des brutaux ont écrasée. — Mais le directoire vous laissera-t-il faire ? — Nous allons écrire, écrire, intriguer, nous emparer des élections, former une opinion générale. — Vous allez achever la ruine de la France. — Opérer sa restauration. — Je suis loin de le croire. — Laissez venir germinal. — Germinal ne produira pas les fruits que vous en espérez. La nature fera éclore des fleurs qui seront flétries de notre sang, voilà tout ce que je prévois de ce brillant germinal, que vous appelez avant tout de vœux, et qui arrivera peut-être trop tôt et pour la France et pour vous. — Tout vous paroît lugubre. Tout prend la teinte de votre imagination. — On ne peut pas être gai au milieu des tombeaux. Je ne vois qu'un remède au mal, et je doute qu'on songe à ce remède.

A qui voudra s'y reconnoître.

Qu'avez-vous, Irus ? D'où venez-vous ? La sueur coule de votre front ; vos yeux sont inquiets et ardents ; quelque grande pensée vous agite. Vous sortez sans doute de quelques-unes de ces assemblées où l'on fait d'avance des députés ? Vous succombez sous le poids des secrets confiés à la discrétion de vingt personnes ; jouissez de la vôtre, Irus, je ne vous demanderai pas quels sont les législateurs dont vous voulez faire présent à la France ; j'embarrasserois peut-être encore plus votre modestie que votre discrétion. Quand on se donne tant de mouvemens pour le bien public, quand, pour procurer à la France de bons députés, on court, on va, on vient, on s'épuise, il est bien naturel, Irus, de croire que l'on mérite au moins, par-là, d'être soi-même député. Votre conscience vous le dit ; vous rendez à la patrie de si grands services, quelle seroit bien ingrate si elle ne les reconnoissoit pas. Vous assistez avec une exactitude scrupuleuse aux conventicules directeurs de l'opinion publique ; vous y parlez avec éloquence, avec feu ; vous vous exposez à des rhumes effroyables ; il ne vous manque qu'une pleurésie pour mériter d'être mis sur la liste des concurrens ; mon cher Irus, j'admire votre dévouement, et je l'admire, d'autant plus que toutes les peines que vous vous donnez avec tant de patriotes, pourroient bien être inutiles. Qui sait ? ce peuple qui a tant souffert, se défie même du zèle de ceux qui sont si empressés à lui dicter de bons choix. J'en conviens, il seroit malheureux que *Prolixus*, qui a prouvé au long ses droits à la législature, n'obtint pas les suffrages ; mais

enfin, il faut pardonner bien des choses à une nation que ses maux ont rendue ombrageuse. — Je vous arrête trop long-tems, Irus : après avoir parlé. vous courez écrire ! ! ! !

PARIS. ET LONDRES.

Le Rédacteur, faisant, par ordre, des articles qu'on ne lit qu'au directoire, pour justifier l'éclat de la rupture des négociations pacifiques, ne ressemble pas mal à un avocat qui, après avoir perdu sa cause en dernier ressort, refait son plaidoyer, et le débite avec emphase devant sa famille. Il rappelle encore ce joueur malheureux qui, après avoir perdu sa partie, se met à jouer tout seul, s'épuise en combinaisons tardives, et sollicite du sort des chances inutiles. Il fêraille tout seul, se débat d'estoc et de taille contre le public qui n'y prend pas garde, et qui n'en sait rien ; sue sang et eau pour démontrer que l'affront du renvoi du lord Malmesbury, est un achèvement à la paix. On ne lit pas les factums d'un procès jugé. On laisse dire le Rédacteur, et on tourne les yeux vers les bords de la Tamise, pour découvrir l'impression qu'aura faite, sur un peuple fier et véritablement libre, une insulte à laquelle il n'étoit ni préparé, ni accoutumé. Ce que tous les gens sensés, ce que tous les écrivains non soldés, avoient prévu est arrivé ; le lord Malmesbury en arrivant à Douvres, le 24 décembre, a dépêché à Londres un courrier, pour y annoncer qu'il avoit été chassé, ou si l'on veut, renvoyé de Paris. Il y est arrivé lui-même, le lendemain 25. Aussi-tôt il s'est tenu un conseil où tous les ministres ont assisté. On ne parle plus que de mesures violentes. Le renvoi du lord Malmesbury a causé une grande rumeur dans Londres même. Les discussions qui ont eu lieu, à ce sujet, dans le parlement, doivent avoir été des plus vives. L'ambassadeur de Portugal près le cabinet britannique, a reçu, le 23, de sa cour des dépêches qu'on dit très-importantes. On les croit relatives aux craintes inspirées au gouvernement portugais, par les préparatifs qui se font dans les ports de France.

De ce qui se passe communément dans la tête d'un homme que l'on fait député.

Pour peu qu'il soit enclin à l'ambition, il se croit sur-le-champ un grand personnage politique ; il oublie ses devoirs pour ne se souvenir que de ses honneurs ; rien ne lui semble plus beau, plus glorieux que le poste de député ; à ses yeux les malheurs de la révolution disparaissent ; il bénit un ordre de choses où son mérite a pu être décoré et récompensé du titre imposant de *représentant du peuple*. Choisissez donc le moins possible de ces hommes qui sont enclins à l'ambition.

S'il écrit, et s'il attache un grand prix aux phrases que polit sa plume, que de phrases arrondies, que de périodes sonores il pourra faire retentir à la tribune ; que de journaux sont-là pour recueillir et publier les nouveaux droits qu'il va acquérir à la renommée littéraire ; comme cette perspective le flatte ! quel grand orateur la France aura en lui ! Choisissez donc le moins pos-

sible de ces hommes qui attachent un grand prix aux phrases.

S'il est sans propriétés, quelle excellente place que celle de député ! Quels plaisirs de dîner tous les jours chez les plus renommés restaurateurs du Palais-Royal ! Que de ragouts fins, qu'il ne connoit encore que de réputation, vont lui devenir familiers ! De quelles brillantes illusions le nouvel ordre de choses va se parer à ses yeux, sur-tout après les dîners ! Comme tout ira bien ! Il a goûté le nectar, il ne voit plus qu'en-haut les choses humaines : les détails affligeans ont disparu à ses yeux ; il a laissé chez le premier tailleur sa dépouille mortelle, il est vêtu comme un habitant de l'Olympe ; comment voulez-vous qu'il se souviennne de nos malheurs ? — Choisissez le moins possible des hommes sans propriétés

S'il est très-jeune, s'il a une imagination ardente, quelle fièvre va le saisir et faire trembler tous ses membres ! Il sera pour le moins ou Lycurgue ou Platon. Je le vois, il est tenté de relever sa robe ; il se croit habillé à la grecque ; l'entendez-vous ? Comme il est emporté ! comme toutes ses paroles sont sans mesure ! comme il déclame sans raison ! comme il est fécond en maximes qui n'ont pas le sens commun ! comme il se contredit d'un moment à l'autre ! c'est une torche qui brûle, et qui se consume elle-même ! Quelques années plus tard, c'eût été un excellent esprit : vous avez cueilli le fruit avant sa maturité. — Choisissez donc le moins possible de ces jeunes gens qui ne sont pas encore maîtres de leur imagination.

S'il est timide, il ne rêvera qu'échafauds ; il sera sans cesse entourés des ombres des députés qui ont trouvé la mort dans le poste où il est appelé ; il n'osera parler, il n'osera se taire ; il croira toujours voir le bourreau à ses côtés : choisissez donc le moins possible de ces hommes timides.

Choisissez le moins possible.

Nous réviendrons sur cette matière.

Il y a dans les journaux d'aujourd'hui deux lettres signées Ségur. L'une de L. S. Ségur l'aîné, est d'une démagogie à toute outrance. L'autre de Ségur le jeune, autrefois le chevalier, est pleine de sagesse et de raison. La première est relative à Lafayette. La seconde venge le mémoire du maréchal de Richelieu, outragé dans une mauvaise comédie d'un acteur nommé MONVEL.

On est dans ce moment occupé à démolir une des portes de Nismes, bâtie par Auguste, pour y établir une poissonnerie. La troisième classe de l'institut vient d'écrire au ministre de l'intérieur, pour engager la municipalité de Nismes à faire rétablir ce monument, et à adresser aux diverses autorités constituées de la république, une circulaire relative à la conservation des monumens que le tems a respecté, moins barbare que nous.

(4)

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Séance du 16.

Un membre annonce que dans le département de Vaucluse, plusieurs condamnés aux fers se sont évadés, et se sont réunis à d'autres scélérats. L'administration instruite de cet événement, a fait marcher contr'eux la force armée ; mais ces brigands se sont retirés dans une maison, ont fait feu sur la garde nationale, ont tué 3 ou 4 citoyens, et se sont ensuite sauvés à la faveur de la nuit.

L'orateur fait donc sentir la nécessité de réorganiser sans délai la gendarmerie, et demande que le conseil s'en occupe sans plus de retard.

Parizot ajoute que les délits qui se multiplient partout, ont leur principale cause dans la ténuité des peines prononcées contre les voleurs. Il importe d'opposer un frein plus puissant aux brigandages affreux qui s'exercent ; la commission de la classification des loix a été chargée de faire à cet égard un rapport, et l'orateur demande qu'elle soit tenue de le présenter dans le plus bref délai. Adopté.

Des citoyens de Cambrai sollicitent l'établissement d'une école spéciale dans cette commune. Renvoyé à la commission existante.

Le président annonce qu'il a reçu deux messages du directoire qui doivent être lus en comité secret.

Le conseil se forme en comité.

CONSEIL DES ANCIENS.

Séance du 16.

Lacnée, au nom d'une commission, fait approuver une résolution, du premier nivose, qui fixe les dépenses du département de la guerre à une somme de 120 millions, pour les mois de nivose, pluviôse, ventose et germinal de la présente année.

A la suite d'un rapport, présenté par Legrand, au nom d'une commission, on approuve une résolution qui affecte à l'établissement de l'école centrale du département de l'Indre, la congrégation de Châteauroux.

Le conseil se met en comité général.

Cours des changes du 16 nivose.

Amsterdam	60 1/2 61 1/8
Hambourg	191 1/2 189
Espagne	11 2 6
Gènes	91 1/2 90 1/2
Livourne	103
Bâle	3/4 p. à vue
Piastres	5 4
Quadruple	79
Or fin	101 10
Souverain	33 12 6
Mandat	1 14 6

J. H. A. POUJADE-L.

De l'Imprimerie de M. NORMANT, rue des Prêtres S. Germain l'Auxerrois.